

DeLaVallet Bidiefono, une danse violente et vitale

« Au-delà », du chorégraphe congolais,
combine l'énergie destructrice et le mystère

Festival d'Avignon

Envoyée spéciale

Il charge, prend le taureau par les cornes et entend bien lui faire mordre la poussière. Il n'a peur de rien, surtout pas de se flanquer la trouille. Il ne craint pas non plus d'avoir l'air naïf, frontal. Il sait ce qu'il a envie de gueuler, d'exorciser. Au risque de se briser les cordes vocales et de ne plus émettre qu'un cri étranglé.

Le chorégraphe et musicien congolais DeLaVallet Bidiefono se déchaîne dans sa nouvelle pièce, *Au-delà*. Sept danseurs dont deux femmes se jettent dans des rafales de danses tremblées, secouées. Le chanteur Athaya Mokonzi, le guitariste Armel Malonga et le batteur Morgan Banguissa, déjà présents dans la pièce *Empreintes. On posera les mots après*, qui a fait connaître Bidiefono en 2009, martèlent la cadence et fouettent la troupe lorsque sa tension chute trop bas.

Vitalité teigneuse

Le thème de la mort brandi par Bidiefono est un puits sans fond. Particulièrement au Congo. Le chorégraphe ne sait pas s'arrêter et trouve toujours une situation terrifiante à évoquer. S'il n'évite pas le charnier, les débris de vie explosés sur le plateau retourné comme une poubelle, il trouve aussi des réponses inédites et inconfortables. Un homme, la tête enfermée dans un tambour, continue de chanter pendant que le batteur le frappe du bout de ses baguettes.

Résister à trop d'images était le pari énoncé au début de la pièce. Trop d'images de mort, de sauvagerie... finissent par tuer la réalité. Bidiefono réussit peu ou prou à ne

pas figer sa quête en se faisant violence. Il est sauvé par l'énergie de ses interprètes et de sa danse qui criblent l'espace de gestes. Vitalité teigneuse de vivants qui mesurent chaque jour à l'aune des cadavres qui les obsèdent.

Le magnétisme d'*Au-delà* réside aussi dans sa capacité à résister à son trait brutal grâce à des poches de mystère. Le sourire qui éclate sur le visage des danseurs laisse rêveur. Tranchant comme une blessure, méchant comme une envie de mordre, moqueur pour l'honneur, cliché pour rappeler la bonne humeur, il intrigue et fait parfois rire certains spectateurs. Sourire est un garde-fou.

Comme quelques jours avant lui Faustin Linyekula, de la République démocratique du Congo, et Qudus Onikeku, du Nigeria, DeLaVallet Bidiefono prend en charge le récit de sa vie et de celle de ses interprètes en cherchant une forme qui les sublime. Chorégraphique et théâtrale – le besoin de mots est commun à nombre de chorégraphes africains –, avec des musiciens, cette écriture spectaculaire à valeur cathartique croise les voix dans une polyphonie écharpée.

DeLaVallet Bidiefono tient son prénom d'un drôle d'héritage. Son père, qui travaillait à l'aéroport de Pointe-Noire, avait un supérieur nommé « De La Vallet » qui désirait donner son nom au fils de son employé. Lors d'un voyage en bus, sa mère enceinte eut des contractions au milieu d'une... vallée. Le père en conclut qu'il ne pouvait échapper à DeLaVallet. ■

ROSITA BOISSEAU

Au-delà, de DeLaVallet Bidiefono.
Cloître des Célestins. Jusqu'au 25 juillet,
à 22 heures. Festival-avignon.com